

2 — Paul Villeneuve Naissance d'un romanesque épique?

Jacques Pelletier

Volume 16, numéro 5-6 (95-96), septembre-décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1501ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J. (1974). 2 — Paul Villeneuve : naissance d'un romanesque épique?
Liberté, 16(5-6), 106–111.

2 — PAUL VILLENEUVE : NAISSANCE D'UN ROMANESQUE ÉPIQUE ?

On n'a pas beaucoup parlé, en tout cas pas suffisamment, de l'extraordinaire roman de Paul Villeneuve qui est sans conteste l'oeuvre la plus importante publiée jusqu'ici cette année. Il s'agit d'une oeuvre considérable, — plus de quatre cents pages de texte extrêmement serré — qui, l'éditeur a raison de le prétendre, « fera époque » tant par ses qualités d'écriture que par la vision de la réalité québécoise qu'elle met en forme.

Le communiqué de presse de l'éditeur insiste sans doute un peu trop sur l'importance du personnage qui donne son titre au roman, Jean Martin, ou si l'on préfère Johnny Bungalow. Il est vrai que le roman s'ouvre par un discours tenu par celui-ci à ceux qui ont à le juger à la suite de l'incendie qu'il a provoqué à la maison d'un ex-amant anglophone de sa mère, acte qui s'inscrit dans la foulée des attentats terroristes de la première vague du F.L.Q. et sur lequel le roman proprement dit se termine. Or ce prologue, disons-le, vient assez mal à propos. Il aurait été mieux placé à la fin du roman, puisqu'il contient la clef de ce qui vient de se passer. Placé où il est, il annonce un récit qui, logiquement, aurait dû être raconté par Jean lui-même, ce qui n'est pas le cas, un narrateur traditionnel remplissant en réalité cet office. C'est là un des défauts, très mineurs, du roman. De même certaines « notes pour le compagnon-lecteur » sont superflues dans quelques cas, et dans d'autres, auraient pu et dû être intégrées dans le corps du texte (ce qu'a réussi un Dos Passos par exemple dans ses procédés « d'actualités » et d'« oeil de la caméra »). Ces légers « défauts » n'affectent en presque rien cependant la qualité du travail de Villeneuve qui est peut-être le premier écrivain d'ici à avoir réussi à donner à son oeuvre romanesque un souffle épique.

Contrairement donc à ce que pourrait laisser croire le titre, *Johnny Bungalow* n'est pas seulement le roman d'éducation, le roman des débuts dans la vie de Jean Martin. C'est

aussi, et peut-être surtout, à travers le destin de quelques personnages privilégiés, la peinture d'une période historique cruciale de notre histoire, celle où, entre 1937 et 1963, le Québec renonce pour de bon aux valeurs traditionnelles et s'engage résolument dans les chemins de la modernité. Dans cette perspective, le personnage central du roman, celui qui est surtout affecté par cette transformation, qui l'éprouve douloureusement dans sa chair, est Marguerite, la mère de Jean.

Le roman s'ouvre sur une description de l'Abitibi, terre promise où arrivent à la fin des années 1930 des milliers de citadins, chassés des villes par la misère. Parmi eux, les héros du récit : Aimé, Marguerite et leurs enfants. Villeneuve décrit de façon extrêmement précise leur installation sur la terre, les durs travaux de défrichage, les lourdes réalités de la vie quotidienne mais aussi les rêves et les aspirations des colonisateurs. Villeneuve réussit à la fois à éviter l'idéalisation de ses personnages et à l'autre extrême leur misérialisation. En ce sens, il fait preuve de profond réalisme. De même dans son évaluation de la colonisation, entreprise qui n'avait sans doute guère d'avenir, qui a été idéalisée à outrance par les chantres de la petite-bourgeoisie urbaine, mais qui était tout de même une solution provisoire, précaire mais tout de même réelle à l'engorgement et à la misère des villes.

Le père mort à la tâche, Marguerite sombre pour un temps dans la folie puis revient à Montréal, comprenant qu'elle ne saurait remplacer à elle seule son mari. Dans la métropole, elle connaît le sort de tous les prolétaires de la grande ville. Elle travaille à petit salaire en usine, soumise aux exactions et aux demandes de gratification sexuelle de ses supérieurs immédiats. Tour à tour, elle est employée dans le textile, la restauration, les clubs de nuit, ces anti-chambres obligées de la prostitution. Durant une assez longue période, pour assurer la sécurité matérielle de ses enfants, elle s'y livre à corps défendant, éprouvant une curieuse impression de dédoublement et d'absence à la vie que décrit merveilleusement Villeneuve : « Vivre, organiser sa vie, travailler, se cramponner à la réalité pour ne pas perdre pied ; marcher,

ramasser du linge sale, courir aux légumes qui bouillent, éplucher les patates, se tenir à une distance ténue de la réalité, les objets, les choses de la vie quotidienne ; se plonger les mains dans le plat à vaisselle, se brûler les doigts ; les gerçures, la morsure d'une coupure non cicatrisée au bout des doigts ou sur les paumes de la main . . . »

« Infinité, longitude des jours, poussière, marbre éclatant du soleil, nous marcherons, mimerons le temps, le progrès, qu'y a-t-il entre ces songes et la réalité, nos songeries, rêves de l'autre vie, marcher sous un toit bleu, un grand dôme plus éclatant qu'un soleil : je les vois marcher à la file indienne, longue procession de mâles bedonnants et grassouilleux ; je marche sous leurs pas, ils me marchent sur le ventre, et la vaisselle n'est pas finie, les torchons qui traînent par terre, les culottes d'André, il a encore fait dedans, le cœur me manque, mais non c'est une idée, une idée que j'ai là dans la tête, tout le monde me le dit, ce n'est pas vrai, je ne souffre pas autant que je le dis ; ils me l'ont dit, ils me convainquent que je dois marcher, que je dois prendre, caresser, étreindre, ouvrir les jambes, gémir comme il faut et embrasser et embrasser encore, étirer les mains pour faire le tour de leur corps, leur peau grasse ; pourtant, un homme, c'est bon, c'est si bon . . . Ils viennent parfois, par deux ou trois, ils enlèvent leurs chapeaux, leurs paletots, chuchotent, lisent des revues, regardent les photos, oublient leurs revues sur la table de la cuisine, et parfois jettent un coup d'oeil dans ma chambre, et je ne parle plus ; nous nous taisons, le jour est bleu, la veilleuse nous éclaire à moitié ; ils veulent que j'allume la grosse lumière crue du plafond sans abat-jour, ça me saute au visage, m'écorche les yeux, et parfois je me laisse aller, j'oublie, je laisse faire leurs mains à leur guise ; ils me croient, croisent leurs grosses pattes sur mes genoux et me farfouillent » (p. 143). Je me suis permis de citer ce long passage qui me semble représenter très justement le ton, la manière de Villeneuve, l'usage extraordinaire qu'il fait d'une prose très riche, poétique dans l'acception la plus haute du terme : on voit, dans l'échantillon présenté ici, comment son puissant souffle lyrique transfigure la banale réa-

lité quotidienne, lui accorde un caractère mythique. Et il ne s'agit ici, je le répète, que d'un prélèvement significatif : tout le récit de Villeneuve est formé d'une chaîne de passages d'une aussi dense et profonde qualité d'écriture.

Ecoeurée, Marguerite réussira à se sauver de la prostitution et s'engagera comme domestique chez les riches Anglais de Montréal. Bientôt elle deviendra la maîtresse du maître des lieux, croira un temps que celui-ci se décidera à l'épouser après la mort de sa femme, aura même un enfant de lui, une fille, Véronique, mais sera finalement rejetée par son amant, tout à coup las d'elle et estimant sans doute qu'elle ne saurait lui être une épouse comme il faut, présentable dans le monde. Marguerite doit donc à nouveau reprendre son ancien métier, — puisqu'elle n'en a à vrai dire aucun —, pour faire vivre ses enfants. Au fil des années, ceux-ci ont vieilli comme tout le monde et lorsqu'ils deviennent adultes, c'est eux qui occupent désormais le centre du récit. Marc, le plus vieux, quitte tôt l'école, trouve un emploi d'aide-mécanicien et se fait assez rapidement broyer par la machinerie sociale : en quelques années il devient honnête travailleur, bon père de famille, serviteur respectueux de l'ordre établi, victime inconsciente de l'idéologie dominante. Ses frères cadets ne connaîtront pas ce naufrage : André sera « sauvé » par sa folie, et Jean par sa révolte.

Dans la deuxième moitié du roman, c'est Jean qui devient le véritable héros du récit. Incapable d'accepter le destin que lui octroie sa place dans la hiérarchie sociale, de s'accommoder du terrible quotidien dont il redoute la puissance de désintégration, il rêve d'« inverser quelque chose de grand, dépasser la vie du commun, avec son cortège de petites joies, de petites peines, de cycles poursuivis en cercles concentriques jusqu'à l'étouffement final, la plongée dans l'éther de la mort » (p. 216). Et de même que Julien Sorel s'inspirait de Napoléon et Claude Roy de Julien Sorel, c'est un oncle, Jean-Joseph, un coureur des bois, un aventurier qui servira de modèle, de point de référence à Jean. C'est un destin de folle liberté comme le sien qu'il voudra accomplir. C'est pour le réaliser qu'il quitte Montréal et s'envole pour

la Côte-Nord où bientôt André viendra le trouver, en avion, ce symbole de la transformation du Québec (au début du récit, c'est en train que l'on se rend en Abitibi). Durant une assez longue période, les deux frères travaillent sur la Côte-Nord, amassent de l'argent, puis rentrent à Montréal.

Dans la métropole, Jean poursuit de multiples projets : trouver un emploi stable, guérir son frère de l'alcool et de la folie, sauver sa mère de la prostitution, construire une maison qu'ils pourraient habiter tous ensemble, et où ils pourraient vivre heureux en famille, enfin se libérer lui-même, « inventer ses propres points de repère, créer d'illustres villes imaginaires et faire bouillonner un peuple de géants. Démarquer des frontières élastiques pour qu'il soit toujours possible de les faire basculer plus loin. Telle semblait la trajectoire poursuivie sans relâche par Johnny, comme s'il était consumé par une explosion intérieure continue » (p. 332). La maison sera construite, mais André ne sera pas sauvé de la folie, ce qui n'est après tout pas si grave, Jean comprenant qu'elle est désormais le royaume d'André, le lieu où il peut être heureux. Jean, lui, fera son éducation sentimentale avec Françoise et son apprentissage politique à l'occasion de la première vague d'attentats terroristes du F.L.Q. en 1963 : « Mais il y avait quelque chose à faire... il en était convaincu, malgré tous les risques encourus comme les arrestations, l'emprisonnement, la détention dans des cachots humides, les coups et les tortures de la police... et la mort d'innocents comme le gardien de nuit O'Neil qui avait été frappé mortellement par une bombe le samedi 20 avril » (p. 355). C'est alors qu'il décide de se rendre chez l'ancien amant de sa mère Perry et de le liquider. Ainsi son règlement de compte personnel s'intégrera-t-il dans la grande révolte du peuple québécois contre ses oppresseurs. C'est ce que Jean essaie d'expliquer dans le discours qu'il tient à ses juges, discours qui est assez malencontreusement placé au début du récit.

C'est ainsi que la boucle, ouverte par l'aventure de la colonisation en 1937, se referme sur la première vague d'explosions terroristes de 1963. Et l'étonnante réussite de Ville-

neuve est d'avoir inscrit de façon très nette l'évolution de ses personnages dans le processus de transformation historique du Québec qu'ils illustrent concrètement au niveau de leur vécu individuel. Le destin des personnages se profile derrière ces grands bouleversements historiques que furent le retour à la terre, la guerre, la prolétarianisation urbaine, la naissance du mouvement ouvrier, la révolution tranquille — peut-être un peu négligée cependant par rapport aux autres événements —, le réveil du sentiment nationaliste, l'apparition chez nous de la violence révolutionnaire. *Johnny Bungalow* est donc un très grand roman qui répond merveilleusement à la définition qu'en proposait Lukacs, se présentant à la fois comme un récit biographique et comme une chronique historique.

Quiconque estime que la littérature est autre chose qu'une simple gymnastique verbale, qu'une pure expérience formelle, et qui y voit plutôt un moyen privilégié de rendre compte du réel (ce qui ne veut pas dire le copier bêtement : le réalisme est aussi un discours qui implique une stylisation), d'élargir les limites de la conscience, d'élaborer les voies de l'avenir, du possible, de mettre en lumière la signification concrète des transformations historiques, trouvera très largement son compte dans la lecture du *Johnny Bungalow* de Villeneuve, un roman qui montre ce que pourrait et devrait être une littérature désireuse de témoigner de ce pays qui cherche si laborieusement à naître.

JACQUES PELLETIER